

LE SEIGNEUR DES DEUX MERS
Thierry ROLLET
Roman historique
(extrait)

CHAPITRE I

J'IGNORE à peu près tout de ma naissance. Je sais seulement que, tout jeune, je fus choisi pour être instruit du métier de la guerre parmi les janissaires de l'émir de Jaffa.

À cette époque, je devais avoir dix ans – du moins, c'est ce que l'on disait autour de moi. Je ne connaissais d'autre existence que celle des pêcheurs, sur la côte syrienne. Je vivais au sein d'une « famille » composée d'un homme brutal, d'une femme acariâtre et de douze enfants, dont l'âge variait entre les langes et les quatre poils au menton.

J'ai placé le mot « famille » entre guillemets car ces gens avec lesquels je vivais n'avaient absolument aucun droit à ce titre. Si j'étais sûr que les trois petits derniers étaient bien les enfants du couple, car je les avais vus naître, je ne pouvais accorder cette légitimité à mes huit aînés ; eux-mêmes, d'ailleurs, auraient pu en dire autant à mon sujet. Bien sûr que nous n'étions pas les fils de cet étrange couple, sans quoi ils nous auraient traités avec plus de tendresse, j'imagine ! En vérité, cet homme, cette femme et nous-mêmes formions une communauté d'esclaves plus ou moins affranchis, habitant un village d'environ cinquante « familles » comparables à la nôtre.

L'homme : Amad, se souvenait seulement d'avoir été *accouplé* à la femme : Samia. Ils appartenaient chacun à un *timariote*¹ différent. Ces deux hommes, afin d'accroître les revenus fiscaux auxquels leur statut de cavaliers d'élite leur donnait droit au sein de l'armée turque, avaient imaginé de s'associer pour créer un, puis deux, puis plusieurs villages d'esclaves. Ceux-ci, pour la plupart des prisonniers de guerre, vivaient dans un état de semi-liberté. Quand ils n'avaient pas d'enfants, on leur confiait la charge d'élever de jeunes prisonniers. Voilà comment se constituaient les bases de la société dans l'immense empire du sultan Soliman le Magnifique, sous le règne duquel je vécus ma prime jeunesse.

Dès l'âge tendre, j'avais dû m'habituer aux haillons, aux mauvais traitements, à la vie pénible dans une grande cahute construite en haut d'une plage. Notre bateau y reposait en cale sèche. Je ne me rappelle pas ma première sortie en mer, mais elle dut avoir lieu dès ma sixième année. Mes souvenirs essentiels se résument au grattage du poisson, au raccommodage des filets ou à l'entretien des lignes. Soleil, travail, soupes de poisson grossières pour toute nourriture, coups de gueule et de lanière en guise d'assaisonnement à ce régime, telles étaient mes journées, comme si j'avais été une bête de somme, appartenant à mes « parents » adoptifs comme j'appartenais, ainsi qu'eux-mêmes, à notre timariote : Achmed Fazil.

¹ Un *timar* est une récompense accordée par le sultan à qui lui a rendu service. Ceux qui en bénéficient : les *timariotes*, généralement des militaires, peuvent posséder un lot de terres avec un ou plusieurs villages, dont les habitants, réduits au servage, cultivent la terre pour leur maître ou exercent de petits métiers. Le timariote assure l'ordre et la justice dans son timar, il est obligé d'y vivre et en perçoit tous les revenus.

Avec les autres habitants du timar, de même qu'avec mes frères et sœurs d'adoption, je n'eus jamais que des rapports distants, fondés avant tout sur le travail et les diverses nécessités de la vie communautaire. Les petits étaient trop jeunes pour que je m'intéresse à eux. Sept autres des enfants étaient des filles et, selon la tradition islamique, elles devaient rester avec leur « mère » et ne pas se mêler aux hommes. Youssouf, l'aîné, et moi-même étions les seuls garçons au-dessus de six ans, mais je n'avais guère d'occasions de frayer avec lui : il possédait – faveur insigne – sa propre barque, pêchait le plus souvent pour son propre compte et, à vrai dire, n'était guère plus intelligent que sa rame.

Les autres garçons du timar ne s'entendaient guère avec moi. J'étais trop intelligent et, de ce fait, je les méprisais un peu. La vie dure et abrutissante que nous menions tous n'avait pas réussi à m'insensibiliser l'esprit. Il m'arrivait souvent, par exemple, de rapporter plus de poisson que les autres, simplement parce que j'inventais et fabriquais de nouvelles nasses, de nouveaux appâts, alors que mes camarades se contentaient de répéter les gestes séculaires appris de leurs aînés. Mes talents particuliers et les suppléments de nourriture que je rapportais fréquemment à mes « parents » m'épargnaient des corrections auxquelles les autres enfants ne coupaient pas. C'était un motif de méfiance, pour ne pas dire de haine, qui justifiait soit ma mise à l'écart, soit les rixes auxquelles j'étais assez souvent contraint de prendre part avec ceux de mon âge.

Il n'est donc pas surprenant que je n'aie pas autant pleurniché que les autres lorsque les envoyés de *l'aga*² sont venus chercher un nouveau contingent de jeunes recrues à incorporer dans le corps des janissaires³. Mon enfance endurente avait été placée sous le signe de la violence, de la lutte pour la vie et contre mes semblables. Maintenant, j'allais me battre contre les ennemis de l'Empire Ottoman. Je ne faisais que changer d'adversaires.



J'entends le bruit d'une course précipitée. Le sable l'étouffe mais j'ai l'oreille fine. Je me retourne à temps pour voir un guerrier vêtu de bleu se jeter sur moi. Il me tient, sa poigne est irrésistible. J'aurais dû l'esquiver, puis lancer sur lui le filet que j'étais en train de raccommo-der... J'y pense encore tandis que cet officier janissaire m'emporte comme un ballot sous son bras musculeux, en vérité fort peu soucieux de mes cris et de mes ruades.

Le guerrier turc s'arrête brusquement et me remet sur pieds. Je rue de plus belle, je lui saisis le poignet pour le tordre, pour le mordre... Peine perdue ! Je ne parviens même pas à plier son bras aussi dur et noueux qu'une branche d'olivier. L'homme éclate de rire, puis prononce une longue phrase en turc, langue que je ne comprends guère. Dans ma « famille », nous parlions toujours une espèce de grec abâtardi de dialecte syrien. Je devine plus que je ne comprends le sens de la phrase :

– Tu es bien vif, jeune chat sauvage ! On fera quelque chose de toi !

Je ne résiste plus. Il m'entraîne d'une foulée si rapide que j'ai peine à le suivre sans trébucher. Nous passons devant la maison où mes « parents » ne m'accordent qu'un regard vide d'expression. Pour une fois, il est plus vide encore que celui de Youssouf, dans les yeux duquel je crois avoir vu une lueur d'envie : évidemment, un imbécile comme lui ne sera jamais janissaire ; il arriverait tout juste à toucher son gros orteil en tirant une flèche !

² Chef d'une troupe de janissaires.

³ Le mot *janissaire* vient du turc *yeni tcheri* (= « nouvelles troupes »). Soldats d'élite de l'armée ottomane, les janissaires étaient pour la plupart des enfants chrétiens enlevés lors de conquêtes ou de razzias et éduqués dans l'art du combat et dans la foi islamique, afin de leur faire oublier jusqu'à leurs origines. À l'époque de Soliman II le Magnifique, ils étaient 12.000 environ. Au XIX^{ème} siècle, ils seront exterminés par le sultan Mahmud II, à cause de la trop grande importance qu'ils avaient prise, jusqu'à devenir un véritable État dans l'État turc.

En effet, je viens de comprendre pourquoi on m'enlève : j'ai déjà assisté à une scène semblable dans ce village, deux années plus tôt. On va faire de moi un soldat comme celui qui vient de me capturer. *C'est merveilleux !* me dis-je, tout heureux sans vraiment savoir pourquoi. Je décide donc de ne plus résister.

Nous arrivons au centre du village, où sont déjà rassemblés une vingtaine de garçons entre dix et douze ans. Parmi eux, il y a soit des enfants arrachés à leurs vrais parents, soit de jeunes esclaves pris par les corsaires de la Sublime Porte. Ils sont assez faciles à distinguer : les premiers pleurent et criaillent, les seconds se débattent parfois mais gardent les yeux secs. Pour les uns, qui ont eu droit à un peu d'affection, c'est un arrachement. Pour les autres, comme moi, c'est un simple changement de maître et, peut-être, l'espoir de trouver des chefs plus doux.

On déchanté très vite, alors ! Une grêle de coups de trique tombe déjà sur nos épaules. Il faut que ces gosses cessent de pleurer, de crier ou de se débattre, sinon on les fera crier et pleurer pour une bonne raison, quitte à les tuer sur place. Trois ont déjà perdu connaissance. On les ranimera à grande eau s'ils ne reviennent pas à eux tout seuls. Puis, la correction reprendra pour les endurcir comme de vrais guerriers. En fait, nous sommes tous tombés par terre : c'est ce que voulaient nos tortionnaires. Recroquevillés sur eux-mêmes, la tête dans les bras, les enfants ne crient plus. Moi, je me redresse brusquement. Un formidable coup de pied en plein visage me rejette au sol. Assommé aux trois quarts, je perds conscience à mon tour.

La suite, c'est Oualid qui me la racontera. Je le connais un peu mieux que les autres car, avec lui, j'ai échangé plus de paroles que de horions. Je sais qu'il a été vendu par son père au timariote Achmed Fazil, sur ordre du sultan, à cause d'impôts non payés. Rendu fou de rage par cette mesure, son père est devenu pirate. Oualid a peur que cette révolte paternelle ne lui cause du tort ; c'est pourquoi il avait, je pense, besoin d'un confident ou même d'un ami.

– Comme tu étais évanoui, m'a-t-il confié, j'ai dû te porter sur mes épaules pendant une grande partie du chemin. Ainsi, tu as échappé à pas mal de coups de lanière, et moi aussi, puisque je te portais ! Les soldats se sont arrêtés de frapper dès que tous les enfants ont cessé de pleurnicher ou de se débattre. En fait, ça n'a pas duré longtemps !

Je ne te réponds pas car tout un côté de mon visage me semble en feu. En y passant prudemment la main, je touche un gros caillot de sang. Je voudrais que l'on me donne de quoi me nettoyer mais ça, comme je l'apprendrai un peu plus tard, on ne peut l'obtenir qu'en allant le demander respectueusement à un officier, après lui avoir baisé la main en signe de soumission. Pour l'instant, j'ai plutôt envie de voler un yatagan pour aller trancher la tête de la sale brute qui m'a frappé !

– L'aga semble s'intéresser à toi, reprend Oualid. Pendant tout le temps où je t'ai porté, il a regardé de notre côté...

– À moins que ce ne soit toi qui l'intéresse, dis-je brutalement, emporté par ma rage contenue. N'oublie pas que tu es le fils d'un rebelle ! Il le sait sûrement !

C'est une méchante parole envers celui qui m'a porté comme son frère et je la regrette aussitôt. Oualid, tu ne m'en garderas pas rancune, je le sais déjà : cette pensée t'obsède toi-même depuis bien longtemps, à tel point que tu n'en veux plus à ceux qui te la rappellent. Tout à coup, je me sens moi aussi très inquiet : et si j'avais raison ? Si l'aga s'intéressait plutôt à toi, à cause de... Plus tard, j'apprendrai que la justice et la politique ne sont nullement affaires de janissaire.

Qu'importe ! Pour l'heure, j'ai gagné un ami.

Nous marchâmes ainsi durant trois journées sous le soleil. Quelques-uns sont restés en arrière ou ont dégringolé le long d'une haute dune, sans plus reparaître. Qu'Allah les accueille ! Un janissaire vit avec la mort car il en a fait sa seule compagne. On dit même qu'il ne partage sa couche qu'avec elle...

Ces traitements, cette longue marche sous le soleil, ces brimades peuvent paraître bien cruels au non initiés. Qu'ils sachent seulement que les guerriers qui nous avaient enlevés marchaient à nos côtés. Un grand chariot tiré par deux bœufs transportait uniquement la nourriture et l'eau. C'était encore une faveur exceptionnelle car les janissaires sont des fantassins. En campagne, ils portent leurs armes, leur paquetage et leurs provisions car aucun service d'intendance ne les suit. Seuls, les *sipahis*, qui forment la cavalerie turque, bénéficient de ce genre de commodité. Mais nous, nous n'étions que des enfants, quoique déjà habitués à la vie dure. Ceux d'entre nous qui n'avaient pas vu la fin de voyage étaient déjà mal portants, donc condamnés à servir d'esclaves aux autres toute leur vie durant. Quant à ceux qui parvinrent au terme de la route, ils savaient déjà que, pour tout soldat, mieux vaut affronter les hommes que la soif et la fatigue dans le désert ; ils étaient donc assurés d'avoir déjà connu le pire.

L'aga lui-même marchait à nos côtés. C'était un vieil homme, mais qui en eût remontré à mille jeunes, pour l'endurance. En plus de marcher, il veillait à la discipline, à la soutenance du rythme de notre avance, aux distributions d'eau toutes les deux heures. En outre, chaque soir, c'était lui qui, avec quelques aides, préparait la grande marmitée de pilaf aux oignons, unique repas communautaire que le janissaire consomme durant toute sa vie de soldat. L'honneur de préparer ce repas est l'une des prérogatives d'un officier de janissaires. À la caserne, nous devons bientôt faire connaissance avec d'autres chefs. De véritables maîtres à penser, ceux-là...

Nous nous étions demandé, pendant le voyage, dans quelle ville se trouvait notre future caserne. Quelle ne fut pas notre surprise en découvrant qu'elle était située dans une contrée aride, très difficile d'accès ! Pour y parvenir, nous avons dû franchir un étroit défilé, presque insoupçonnable dans ce paysage de rochers chaotiques. Plus tard, je pus dater avec précision notre entrée dans cette caserne : c'était au début du printemps 939, c'est-à-dire vers le 20 mars 1561, selon le calendrier chrétien⁴.

Dès l'entrée, il fallut nous soumettre à un rite dont, en vérité, nous avions tous un urgent besoin : le bain communautaire. On nous mena dans une très vaste salle dont les murs et le sol étaient recouverts de marbre ; c'était l'endroit le plus luxueux, le seul de son espèce dans toute la caserne. Là, des serviteurs nous apprirent à nous doucher, à nous rincer, à oindre nos corps d'onguents qui nous épouillaient et nous parfumaient à la fois. Pour la plupart d'entre nous, ce bain somptueux était le premier de leur jeune existence. Je compris alors pourquoi les guerriers qui nous convoyaient plissaient souvent le nez, avec une grimace de dégoût, lorsqu'ils s'approchaient de nous : nous devions tous répandre dans l'air pur du désert des relents de poisson, voire de chacal, en tous cas peu compatibles avec notre nouvelle condition, ainsi que l'aga en personne nous l'expliqua après le bain :

– Jusqu'ici, vous étiez des enfants insoucians, vous viviez dans la crasse avec le seul souci de votre subsistance. Maintenant que vous allez devenir des janissaires et servir la gloire du Padichah⁵, vous devez d'abord apprendre à vous purifier, c'est-à-dire à vous laver tous les jours ! Les janissaires sont avant tout des soldats d'Allah, le Tout-Puissant, le Miséricordieux et Il ne peut tolérer d'avoir à Son service une bande de porcs puants ! Maintenant, je dois vous

⁴ Le calendrier musulman commence en 622 ap. JC, soit à la date de l'Hégire ou départ du prophète Mahomet pour La Mecque. L'année 1561 correspond donc à l'année 939 du calendrier musulman.

⁵ Titre que s'attribua lui-même le sultan Soliman II le Magnifique (1520-1566).

quitter. Je vous retrouverai dans quelques années, lorsque vos corps seront assez purs et assez bien exercés dans l'art de la guerre pour que vous participiez aux combats. Soyez patient, soumis et disciplinés. Devenez forts, aguerris et endurants. Demeurez enfin dans la foi que l'on vous enseignera, car vous devrez bientôt prendre part à la guerre sainte qui répandra sur la terre le Nom et les Commandements d'Allah. Qu'Il vous prenne tous désormais sous Sa sainte protection !

À l'invitation de nos gardiens et sous la menace de leurs triques, il nous fallut crier plusieurs fois en chœur *Allah buyuktur !!*⁶ Pour ceux d'entre nous qui ignoraient le turc, ce furent les premiers mots qu'ils apprirent de cette langue. En vérité, c'était ceux-là les plus importants. Un soldat de la Sublime Porte se doit de les connaître, car il lui servent d'unique cri de guerre.



En sortant de la mosquée rattachée à notre caserne, je m'efforce de répéter à voix basse, en prenant soin de prononcer correctement, la toute première prière islamique, celle que tout fidèle doit retenir en priorité :

*« Louange à Allah, Souverain de l'univers,
le Clément, le Miséricordieux,
Souverain au jour de la rétribution.
C'est Toi que nous adorons,
C'est Toi dont nous implorons le secours.
Dirige-nous dans le sentier droit,
Dans le sentier de ceux que Tu as comblés
De Tes bienfaits,
De ceux qui n'ont point encouru Ta colère
Et qui ne s'égareront point.
Ainsi soit-il. »*

C'est la première sourate du Coran, le Livre Sacré dans lequel j'ai déjà commencé, depuis quinze jours, à apprendre à lire. Je suis logé à la même enseigne que tous mes camarades mais là, je suis sûr de m'être encore une fois distingué. Parmi les moines *bektachi*⁷ qui nous instruisent, celui qui s'occupe de notre *orta*⁸ paraît s'intéresser à moi. J'apprends vite et, bien qu'il ne me fasse jamais d'éloges directs, il m'ordonne souvent de lire à haute voix les quelques mots que je parviens à déchiffrer sur les rouleaux de parchemin portant les textes sacrés.

Le seul qui soit à mon niveau, pour le moment, c'est Oualid. Il ne s'était pas trompé en pensant que, pendant le voyage, l'aga le considérait particulièrement. Tout le monde sait qu'il est le fils d'un rebelle à l'autorité du Padichah, notre père à tous, notre bien-aimé sultan, celui dont nous devons servir la gloire. Mais tous les officiers instructeurs espèrent bien nous faire complètement oublier nos origines, surtout à ceux qui, comme Oualid, se souviennent encore d'avoir eu de vrais parents. Chez les janissaires, on est tous égaux... ou matés.

⁶ « Dieu est grand ! »

⁷ Selon une ancienne légende, l'ordre des janissaires aurait été fondé par Hadji Bektach, lui-même fondateur de l'ordre des derviches bektachi. Ces moines ont, de tout temps, dirigé l'éducation des janissaires.

⁸ *Orta* (mot turc signifiant « milieu ») : régiment de janissaires.

Ce matin encore, dès le lever du jour, juste avant l'heure de la prière, notre *baba*⁹ m'a fait lire cette première prière qu'on appelle la *Fatiha*. À force de la répéter, elle me devient si familière que je commence à comprendre tous les signes qui la composent ; je peux ainsi lire d'autres mots dans les textes. Je ne m'en sens pas particulièrement fier, pourtant. Pourquoi le serais-je ? De ma vie à peine ébauchée, je ne retiens que des contraintes. Cela n'en fait jamais qu'une de plus. Je sais d'ailleurs que les autres pensent comme moi.

Cependant, bien des choses essentielles ont changé dans notre existence : nous mangeons tous à notre faim et toujours à la même heure, dans la cour de la caserne et sous le même arbre où l'on apporte la marmite, emblème de notre orta. C'est presque un objet sacré, cette marmite : en cas de faute, tout janissaire a le droit d'aller se réfugier auprès d'elle, afin d'être assuré de l'impunité. Nous mangeons tous les jours le même pilaf aux oignons frits. C'est notre colonel, le *tchorbadji bachi* ou « chef des faiseurs de soupe », qui assure l'équité de la distribution. Nous possédons chacun une écuelle de terre cuite et, surtout, une cuiller en bois que nous portons devant notre bonnet blanc, auquel une boucle de métal la retient. Perdre sa cuiller est un déshonneur pour un janissaire ; dans ce cas, il doit la remplacer au plus vite.

Nous avons tous le même vêtement : une courte tunique bleue sur des pantalons bouffants de la même couleur, avec des sandales de cuir. Seul, notre bonnet est blanc, ainsi que le long morceau de tissu qui le termine et flotte dans notre dos ; il rappelle le vêtement blanc des derviches bektachi, auxquels les janissaires rendent ainsi hommage. Ce sont de beaux habits, des habits de prince pour nous qui avons toujours vécu en guenilles. Nous en prenons grand soin mais, quand ils seront trop usés, on nous en donnera d'autres.

Pour le moment, il va falloir quitter la tunique et se mettre torse nu, pour l'entraînement au yatagan.

– En place pour l'exercice ! tonne un officier. En ligne, avancez en ligne, droit sur l'ennemi ! Allez... fauchez ! Une-deux ! Une-deux !

L'ennemi est figuré par des pieux plantés en terre, vers lesquelles nous avançons au pas de course. Il faut les faucher d'un seul coup, sans ralentir l'allure. Je n'aime guère cet exercice : je suis brouillon, énervé, vite découragé par mes coups si maladroits. Arrivé au bout du champ de pieux, je constate que je n'ai pas fauché la moitié de ces piquets qui sont plus hauts que moi. S'il s'agissait de vrais adversaires, je serais mort vingt fois au moins. C'est ce que l'officier, un yékil brutal et impitoyable, va me dire encore tout à l'heure, au milieu de la grande cour, pour me faire honte devant tout l'orta rassemblé. Si je ne m'améliore pas, en fin de semaine, j'aurai encore droit à la *falaka*¹⁰, au terme de laquelle je devrai, naturellement, aller baiser la main du yékil en guise de soumission. Aujourd'hui, j'en ai assez ! Je tâcherai de courir assez vite pour pouvoir me réfugier à temps auprès de la marmite.

– *Khaled* ! hurle le yékil en s'avançant vers moi, terrible avec ses moustaches tombantes et ses gros poings serrés.

Khaled, c'est le nom que l'on m'a donné le jour de mon incorporation. Avant, mes « parents » et mes frères et sœurs d'adoption m'appelaient tantôt *Guetteur de Lune*, car j'aimais beaucoup regarder l'astre nocturne, assis sur la plage, tantôt *Petit Poisson Pourri* quand ils étaient en colère contre moi. Mais ici, tout le monde doit avoir un nom, car telle est la volonté d'Allah.

– Khaled ! hurle toujours le yékil. Tu n'es qu'un jeune chiot et tu le resteras toujours ! Vois ton travail de guerrier ! Est-ce ainsi que tu serviras un jour la gloire d'Allah et celle du Padichah ?

⁹ *Baba* (mot turc signifiant « père ») : derviche qui préside une orta et accompagne même les janissaires au combat.

¹⁰ La bastonnade.

– Grâce, yékil ! dis-je sur le ton le plus humble possible. Aie pitié de moi : le yatagan est très lourd... Et puis, mes bras et mes mollets me font encore mal, à cause des tatouages !

C'est vrai : en surplus de la marmite, il existe un autre emblème pour l'orta : une feuille de bétel. Chacun de nous a dû se la faire tatouer sur chaque bras et sur chaque jambe. C'est horrible ! Une affreuse douleur qui vous brûle pendant des jours ! Certains sont déjà soulagés, moi pas : il ne restait plus de baume de lotus, et notre baba m'a dit qu'il n'avait jamais vu un garçon souffrir autant que moi, même sous la torture. Je m'apprête à le dire au yékil, mais il me coupe la parole, comme à son habitude :

– Tais-toi, ver de terre ! As-tu vu ce que fait ton ami Oualid tandis que tu frappes comme le dernier des Infidèles ? Tu seras puni !

C'est vrai : Oualid excelle au maniement du yatagan ; tous ses pieux sont impeccablement fauchés. Plus tard, il sera un redoutable escrimeur et il enverra beaucoup d'Infidèles comparaître prématurément devant Allah, pour qu'Il les précipite aux Enfers.

Mais l'officier avance toujours vers moi :

– Et ta punition, tu vas la subir à l'instant !

Tu vas encore me battre, yékil ? Et tout de suite, devant tout le monde ? Non ! Cette fois, j'en ai plus qu'assez ! Sale brute, tu ne m'attraperas pas : vois comme je saute de côté, pour esquiver ton assaut de gros buffle furieux ! Vois comme je cours, plus agile que la gazelle, alors que tu t'essouffles derrière moi comme un vieux chameau fourbu !

Malheur ! Mes piquets non fauchés gênent mon passage. Qu'importe : je frappe, je les abats comme j'aurais dû le faire tout à l'heure, pour pouvoir me sauver plus vite maintenant. Avant, je n'avais pas de raison de les faucher, mais à présents, ils s'interposent entre moi et la liberté.

J'entends un grand cri du yékil, qui lance ainsi tout l'orta à mes trousses. Courez, faux amis, traîtres, infidèles ! Si l'un de vous me rattrape, je le pourfendrai ! Si vous aidez cette brute, vous n'êtes plus mes frères !

Oh ! Que c'est dur ! Que mes jambes me font mal ! Mais je ne vais pas m'arrêter, quitte à tomber évanoui de souffrance. Au moins, on me soignera car je suis un janissaire maintenant, et non plus un gosse insouciant et indiscipliné...

Là-bas ! La marmite ! On vient de l'apporter car l'heure du repas arrive. Si je l'atteins, je suis sauvé... sauvé... sauvé... La marmite... La douleur de mes jambes... Les autres qui vont me rattraper... Le yékil qui va me tailler en pièces, à présent que je l'ai tourné en ridicule devant tout le monde ! Tout s'emmêle dans ma tête et, lorsque je m'écroule enfin, juste à côté de la marmite salvatrice, pleine de pilaf à l'odeur ô combien revigorante, je suis à demi inconscient et je pleure en même temps, comme le gosse que je croyais avoir cessé d'être !

Oualid, sur l'ordre du yékil, m'a relevé et servi à manger. J'attrape ma cuiller et je mange lentement, comme dans un rêve... Je suis si fier de moi ! Pourtant, j'ai eu très peur tout à l'heure, lorsque le yékil m'a rejoint auprès de la marmite ; effrayante silhouette qui me dominait de toute sa hauteur, il a prononcé des paroles que je n'attendais pas :

– C'est très bien, Khaled ! Tu es endurant, respectueux des usages et, quand tu le veux vraiment, tu te bats comme un vrai guerrier ! Je suis content de toi !

Je me sens si heureux, tout à coup, que j'ai envie d'aller te baiser la main, yékil, même si tu ne me bats pas cette fois. Mais je ne puis agir ainsi : tu me prendrais pour une femmelette et tout serait à recommencer, puisque je perdrais de nouveau ton estime.

**Lisez la suite dans *le Seigneur des deux mers*
À commander sur ce site**